

CHRISTINE BARBIER

**TALONS AIGUILLES
POUR UN 4000**

Editions de l'Astronome

LA MONTAGNE À L'ÉTAT PUR

Et il pleuvait encore, ce paysage spectral d'arbres sombres dénudés et de montagnes noyées dans un brouillard de coton gris la fit soupirer. Pour se réchauffer l'âme, Chloé Lazzarona se fit du thé et commença à préparer un feu dans la cheminée avec les feuilles du journal régional abandonné là. Elle survolait par curiosité la page Mont-Blanc, avant de la froisser en boule, lorsqu'une insertion l'arrêta. Le quotidien à grand tirage, idéal pour la cheminée, cherchait une correspondante de presse. Une certaine aptitude pour l'écriture, la photographie, et un intérêt pour la vie locale étaient souhaités. La jeune femme relut le texte, activité indépendante précisait l'annonce, cela lui convenait. La lectrice alluma une cigarette et appela la rédaction. Elle obtint un rendez-vous pour l'après-midi même.

Au village, les vacanciers partis et les chalets des résidents secondaires fermés, magasins de sport et touristeries, saucissoneries de pays et reblochonneries de montagne avaient mis la clé sous la porte. Avec son alignement de devantures aux rideaux de fer baissés, la rue principale, déserte, prenait des allures de décor en carton-pâte digne des meilleurs westerns italiens. Un froid vif commençait à se faire sentir. Chloé frissonna dans ses vêtements de citadine. Au bureau de tabac-presse, le seul commerce ouvert avec la pharmacie, la vendeuse revêche la toisa de la tête aux pieds d'un air suspicieux avant d'encaisser la monnaie.

Ici, tout le monde connaissait tout le monde et, à l'évidence, elle ne faisait pas partie du paysage local.

Au milieu de l'après-midi, Chloé Lazzarona gara sa voiture sur la place principale de Sallanches, un peu de travers comme à son habitude. Elle attendit en chantonnant la fin

de la chanson de Paolo Conte qu'elle connaissait par cœur, retoucha son rouge à lèvres devant le rétroviseur, quitta son siège et ferma le véhicule à clé. Les maisons vieillottes du centre s'avéraient sans charme ni architecture particulière, mais les sommets enneigés en toile de fond ennoblissaient le paysage. Elle chercha à repérer le mont Blanc parmi les cimes, puis renonça. Les montagnes se ressemblaient, et en plus elles changeaient de place suivant l'endroit d'où on les regardait. Mais après l'isolement rude du fond de vallée, Sallanches, avec ses rues commerçantes, ses vitrines et ses passants dans les rues, figurait déjà la ville, le mouvement, la vie.

Après un petit tour sur la place Charles Albert, Chloé Lazzarona poussa la porte vitrée du journal où une affichette signalait l'article phare du jour. La chef d'agence était en rendez-vous. L'avenante secrétaire assise derrière un bureau d'accueil enjolivé d'un vase de fleurs la fit patienter en entamant la conversation. Puis la porte de la rédaction s'ouvrit sur fax, photocopieuse, journaux, téléphones, tableau noir avec le prévisionnel des têtes de pages de la semaine. Le local était minuscule, en désordre et le matériel désuet. Entre deux coups de téléphone, après le résumé du parcours professionnel voyageur et éclectique de la visiteuse, la jeune journaliste, cheveux courts, lunettes rouges, pull informe, débit rapide et chef d'agence visiblement débordée sourit et annonça d'un ton décidé :

– On vous prend à l'essai ! Une seule chose : ce n'est pas payé, ou presque, juste vos dépenses défrayées. Mais il y a des compensations, vous serez invitée à des concerts, à des spectacles, des buffets...

Chloé esquissa un sourire ironique et ne s'arrêta pas à l'aspect financier déplorable de la chose. L'expérience la tentait. Et puis dans le village où elle allait vivre désormais, hormis tendeuse de perche aux remontées mécaniques, elle n'entrevoyait pas beaucoup de possibilités.

Depuis son arrivée quelques semaines auparavant, bon gré mal gré, pour rejoindre son compagnon dans ce village montagnard de bout du monde, la jeune femme désœuvrée,

s'était essayée, sans grand succès ni conviction, aux confitures maison et à la cueillette des champignons. Sa vision s'ouvrait enfin vers d'autres horizons que l'intendance domestique, vite expédiée, la lecture évasion intensive, et les balades quotidiennes et toniques le long du torrent avec les chiens.

Aussitôt investie dans sa nouvelle activité, Chloé Lazzarona se mit en quête d'un premier sujet. Les allers-retours d'un voisin agriculteur, juché sur une charrette chargée de bois tirée par un beau cheval de trait alezan, l'inspirèrent. Une après-midi, comme convenu, elle alla à la ferme, d'un aspect extérieur un peu délabré mais encore restée à l'authentique. Le fermier l'attendait avec sa femme, attablés autour de la toile cirée, dans une cuisine sombre au plafond bas où ronflait la même cuisinière à bois depuis des générations. Chloé remarqua l'alignement de cloches de différentes grosseurs suspendues à une poutre de bois noircie par les décennies de fumée, et les coupes en métal argenté ou doré de toutes tailles posées sur un vieux buffet. Après quelques échanges de voisinage, l'éleveur invita la visiteuse à le suivre.

– Alors, on va voir ou bien ?

Ils quittèrent la cuisine et sans sortir de la ferme, après une sorte de vestibule encombré de sacs de pain sec, de seaux et de paires de bottes, l'homme poussa une grossière porte en bois. Derrière le fermier, Chloé Lazzarona esquissa un mouvement de recul. Elle n'avait pas prévu cela. Un remugle puissant, lourd et nauséux de bouses et de ruminants lui souleva le cœur. Elle prit sur elle pour ne rien laisser paraître. Dans la semi-pénombre de l'étable voûtée, en pierres nues, deux rangées de vaches attachées à des anneaux, museaux face au mur, demeuraient là, immobiles. La jeune femme suivit le fermier en se faufilant, pas convaincue, entre les larges croupes maculées et les queues battantes, le regard circonspect, cherchant où poser ses pieds finement chaussés sur le sol souillé de bouses fraîches. La parisienne qui veillait en elle découvrait une étable.

– J’ai pas bien eu le temps d’pailler ce matin, avec tout ce qu’y a à faire.

– Alors, vous êtes le seul au village à travailler encore avec un cheval ? s’enquêt la visiteuse, en cherchant le bon angle pour faire une photo de l’éleveur in situ sans frôler les bêtes.

– On fait bien un peu les foins et puis après le regain... marmonna le fermier, regard futé, bleu de travail usé, longs favoris blonds et moustache en broussaille.

– Et les vaches là ? hasarda-t-elle.

– On a bien quelques noires, des reines qui ont gagné des batailles.

Chloé Lazzarona extirpa un carnet neuf de son sac et voulut prendre quelques notes, mais son ignorance du sujet, l’accent haut-savoyard traînant marqué, et le caractère taiseux de son interlocuteur ne lui facilitaient pas la tâche.

Dubitative, stylo en l’air et question en suspens, elle examina sa page blanche. Juste devant elle, une vache soulagea bruyamment sa vessie en cataracte jaunâtre malodorante. La toute nouvelle représentante de la presse locale fit un vif écart dans la travée centrale. L’éleveur bougonna :

– Bon ! ça va être l’heure d’la traite...

– Alors je vais vous laisser travailler, comprit-elle.

– L’article va sortir quand ?

– Je ne sais pas, je vous dirai lorsqu’il paraîtra si vous voulez.

– J’y verrai bien, on reçoit *le Dauph’* tous les jours. Et racontez pas trop de bêtises hein ?

– ?!

Aussitôt rentrée, la jeune femme changea de vêtements, et se vaporisa généreusement d’eau de parfum à l’orange de Capri, qu’elle huma avec délice. Puis elle entreprit illico de se plonger dans un dictionnaire, pour y chercher la définition du mot regain.

Chloé Lazzarona donna libre cours à sa plume et brossa un portrait champêtre et lyrique de l’éleveur et de sa jument, que de nombreux touristes prenaient en photo l’été,

lorsqu'ils faisaient les foins. Témoignage d'un mode de vie à l'ancienne, en voie de disparition dans un univers montagnard en rapide mutation. Elle relut, rectifia, corrigea, peaufina et enfin recopia sur les feuilles lignées et numérotées prévues à cet effet. Puis elle alluma une cigarette, scotcha la pellicule photo en noir et blanc, indiqua la provenance, le sujet et la légende. Elle descendrait porter le tout au journal, le lendemain.

Avec l'arrivée de l'automne, les jours raccourcissaient, le froid s'intensifiait, et les soirées s'étiraient sans fin. La maison de type chalet, ancien meublé à la modernité du siècle passé qu'ils louaient provisoirement – papiers peints fanés mais balcon avec vue imprenable sur les Dômes – offrait un confort plus que sommaire. Ils avaient aussitôt changé les lits, mais la déco, la cuisine et la salle de bains étaient encore dans le jus des années cinquante. La cheminée imposante, les meubles raides en bois sombre, l'escalier vétuste qui craquait et les coulis d'air dans le salon et dans les chambres inspiraient plus la rigueur spartiate que la volupté nonchalante. La nuit tombée, dans le silence habité de la montagne sous la présence muette mais oppressante des sommets, la jeune femme ressentait une inquiétude sourde. L'isolement dans ce hameau à l'écart du village, ce silence minéral ponctué par la rumeur opiniâtre et continue du torrent, et cette noirceur extérieure profonde l'impressionnaient. Elle prit l'habitude de sortir dans le jardin fermer les volets dès la tombée de la nuit.

– Jamais je n'aurais imaginé me retrouver un jour en Haute-Savoie, et encore moins dans ce village de montagne perdu, au trou du cul du monde ! Mais Yvan a tellement insisté pour que je vienne le rejoindre, que j'ai fini par céder encore une fois... Et je me retrouve là, sans mode d'emploi et seule, avec ses horaires décalés... C'est quand même le comble ! ruminait-elle.

Au fil des jours, la néo-villageoise prit vite quelques kilos, fruits d'un ennui compensé par des grignotages compulsifs et une initiation à la gastronomie régionale où lard,

fromages gras et pommes de terre tenaient le haut du pavé sous des formes variées. Elle remisa au placard sa garde-robe féminine et citadine et adopta la mode locale de la fourrure polaire, pas vraiment seyante mais de couleur vive, du pantalon tout-terrain, des grosses chaussures de montagne et de l'anorak, de sortie ici dès la fin du mois d'août.

Heureusement, une vie intérieure riche, un optimiste à tout crin, et les coups de téléphone avec ses proches restés dans la capitale la soutenaient.

– Alors ma fille, comment va la montagnarde, quand est-ce qu'on te voit ?

– Ma douce, mais comment fais-tu pour vivre là-bas, moi je ne pourrais pas !

– Comtesse, est-ce que tu seras bientôt à Paris ? On pourrait se faire l'expo Canaletto, et j'ai découvert un nouvel italien...

– *Pronto Tigressa !* Je prends des places pour le concert de Lavilliers ?

– Chère, quand serez-vous de nouveau parisienne ?

Précoce, la neige avait déjà saupoudré les sommets, et les feuillages perdu leur munificence d'ors et de grenats. Les soirs d'orage, annoncés par des grondements sourds – pas lourds d'un géant des cimes dévalant des tombereaux de pierres – les éclairs explosaient si violemment entre les murailles de roches que son cœur se mettait à battre très fort. Chloé ressentait qu'en montagne, rien n'était anodin.

Les jours s'égrenaient, rythmés par le lever tardif du soleil derrière les montagnes, le coucher du soleil hâtif derrière d'autres montagnes, les cloches de l'église, le passage de la voiture jaune du facteur déposant le courrier avec *le Dauphiné libéré* qu'elle recevait maintenant chaque jour, et, bien emmitouflée, les balades quotidiennes avec les chiens le long du torrent impétueux, sur la terre gelée.

La rédaction lui demanda un papier sur la cérémonie du 11 novembre, qui eut lieu devant l'église autour du monument aux morts en présence de quelques anciens combat-

tants avec drapeaux levés et médailles accrochées au veston. Elle suivit le conseil municipal en nocturne interminable où des conseillers pinaillaient sur des détails de décisions déjà prises en amont, et dont elle rédigea un compte rendu synthétique.

Elle ne relata pas dans le journal le fait divers macabre d'un geste radical au milieu de l'automne, mais en resta très troublée :

– Il a bu une bouteille de pastis et puis s'est tiré une balle de fusil de chasse dans la bouche. On a trouvé de la cervelle partout sur les murs ! commentèrent, laconiques, les pompiers sur place.

Chloé photographia les grandes tablées du repas des anciens, animé par les Verdasses – quel nom ! – où elle recroisa le maire.

– Alors, comment va la presse ? lui demanda-t-il avec un sourire un tantinet railleur, comme s'il voulait évaluer sa capacité d'adaptation à l'environnement.

Après avoir été, pour les indigènes, *pintsute* en Corse, *roumia* dans les pays arabes, *goy* en Israël, *gringa* en Amérique du sud, *vaza* à Madagascar, *toubab* en Afrique et parisienne en Avignon, elle se dit qu'être perçue comme une *monchue* représentante du journal au pays du Mont-Blanc...

Jour après jour, le temps se lova dans ce cocon minéral, une sorte de bout du monde à l'abri des rumeurs et des remous de l'ailleurs. Jour après jour, décembre arriva, mais au village, toujours aussi figé, aucun signe précurseur des festivités à venir n'apparaissait. Cet isolement minéral, hors du temps humain, cette léthargie villageoise, Chloé avait du mal à la supporter. Habitée au rythme rapide de la capitale et à son mode de vie là-bas, elle n'avait plus ses repères.

Un matin, les habitants de ce haut de vallée se réveillèrent dans un paysage blanc et ouaté. La neige était tombée toute la nuit et le voilement doux des flocons continuait. Plus ou moins intenses, les chutes de neige durèrent plu-

sieurs jours. Au-delà des jeux de pelles énergiques, des voitures bloquées à dégager et des passages répétés du chasse-neige, ce fut comme un signal attendu. Autour du clocher à bulbe de l'église baroque, le village transfiguré sortit de sa torpeur. Les maisons enfouies sous la neige, l'écrin vert sombre des épicéas, les cimes étincelantes sous la caresse du soleil réapparurent magnifiées sous un ciel pur repeint d'un bleu intense.

L'un après l'autre, les magasins de sports levèrent le rideau, et les vitrines en version hivernale « noëlisées » prirent un air de fête et de conte de fée. On installa un sapin géant sur la place du village, illuminé en bleu glacier. Improbable, mais du plus bel effet, un long tapis rouge synthétique fut déroulé sur les trottoirs déneigés de la rue principale. Les saisonniers, à peine arrivés, prirent leurs quartiers d'hiver dans les restaurants et les bars. Sur des pistes de ski soigneusement damées et sécurisées, les moniteurs exhibèrent leur tenue rouge. Dans un grand chaudron, le vin chaud de bienvenue exhala ses vapeurs aromatisées, ses volutes fumantes. Une musique « ambianceuse » jaillit des haut-parleurs à peine posés.

Au pays de l'or blanc, la montagne dévoyée s'offrait aux touristes comme un fabuleux terrain de jeux. Quelques jours avant Noël, en cohorte embouteillant le trafic de la vallée, les citadins pâles et fatigués par le voyage prirent possession des lieux, enchantés de ce décor de carte postale, plus vrai que nature.

DRÊ DANS L'PENTU

C'était un grand jour pour la station, l'inauguration d'un nouveau télésiège sur le domaine skiable. Inauguration à laquelle la correspondante de presse locale était conviée. Sous un ciel grand bleu de janvier, et avec un thermomètre à moins quinze, la jeune femme emprunta les télécabines. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas skié. Elle avait dû s'équiper, enfilez les lourdes chaussures de ski et crapahuter avec, du parking aux caisses, en essayant de ne pas glisser sur les plaques de glace au sol. Puis elle avait encore dû monter l'escalier en fer, avec les bâtons à la main et les skis qui glissaient sur l'épaule, et récupérer en même temps les gants, les lunettes ou le bonnet qui tombaient au moment de présenter son forfait. Elle était déjà fatiguée, avant même de commencer ! Mais elle était bien arrivée au rendez-vous, accompagnée par une motoneige au pied du débrayable où un groupe s'était déjà formé.

Le maire, les adjoints, les moniteurs de ski, les représentants des remontées mécaniques étaient tous là. Après les discours, les remerciements, les satisfecit d'usage et le ruban coupé, le télésiège flambant neuf démarra et chacun prit place pour la montée. Encombrée, en plus de ses bâtons, par sa sacoche contenant son appareil photo, la correspondante, skis aux pieds, ne se sentait pas du tout à l'aise au milieu de ces montagnards aguerris. Et la sensation s'accroissait encore à l'arrivée. Devant un panorama de cimes d'une beauté spectaculaire, regroupés en haut d'une piste signalée rouge, les skieurs s'élançaient – pour la plupart des moniteurs en tenue écarlate – avec un style et une vitesse qui laissèrent Chloé sur place, quelque peu dubitative. Elle était la seule à

ne pas bien skier, et se sentait déjà bloquée rien qu'en regardant la pente. La présence à côté d'elle d'un moniteur barbu et ventru, à la placidité rassurante l'incita :

– Est-ce que vous pouvez m'aider ? Je ne vais pas y arriver, avec ça à porter en plus !

Le moniteur, en homme pratique, se passa la sacoche autour du cou, et esquissant un beau virage fluide, l'invita à le suivre. Derrière lui, Chloé, raidie et crispée, freinait à fond en réflexe chasse-neige de débutante.

Après quelques virages coulés bien larges et quelques regards en arrière, l'homme en rouge s'arrêta :

– Range ton vieux chasse-neige et mets-toi en parallèle, comme ça là, oui c'est bien, allez ! Allez, là ! On y va, là, tranquille ! Suis mes traces...

– !

Ils arrivèrent bien après tout le monde au buffet d'inauguration déjà sérieusement honoré. Bientôt réconfortée par quelques kirs myrtille, petites tranches de tome et autres rondelles de saucisson reconstituants, Chloé se lança :

– J'ai envie de m'y remettre, tu m'apprends ?

– Il te faudra skier tous temps, toutes neiges. Mais comme dit le dicton : pistes dans le brouillard on reste au bar !

Avec la saison hivernale, l'animation dans la station procurait à la correspondante de presse des sujets d'articles et de rencontres nombreux et variés que la jeune femme abordait avec plaisir. Plaisir et prudente réserve. Car ici chacun était un peu parent, même de loin, et tout se savait. Aucun fait ni geste ne passait inaperçu, et les interprétations et les commérages allaient bon train. Bible locale ou « *Daubé* », le journal régional était commenté chaque jour au comptoir, et ailleurs. En plus de la signature des articles, le nom et le numéro de téléphone des correspondants y figuraient. Chloé se sentait loin de la liberté d'être qu'elle avait dans l'anonymat de la capitale. Particulièrement attentive à chaque mot écrit, soupesant chaque virgule, elle fut donc surprise, puis blessée d'un coup de téléphone matinal à son domicile :